

PATRICK GAUGER

LE TEMPS DES BRASSEURS

*Souvenirs, réflexions et rencontres au
fil d'une vie brassicole*

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042535247

Dépôt légal : novembre 2026

À la mémoire de Michel Debus

« Ma grande passion fut et reste la bière, et bien que
l'eau d'Alsace bue en quantité plus que modérée ne
m'ait jamais fait de mal, je ne l'utilise qu'à usage interne
parfumée au dentifrice. »
Michel Debus

Préface

Une envie irrépressible de sortir un instant du présent. Refuser les certitudes. Laisser vagabonder les souvenirs. Retrouver les émotions profondes. Et, surtout, continuer à croire.

J'ai choisi de livrer ici mon témoignage de malteur-brasseur, après plus de cinquante années passées au cœur de ce métier. Mais plus qu'un simple récit, c'est une invitation dans mon univers que je vous propose : entre souvenirs, réflexions, colères parfois, et rêves.

Vous y croiserez Phréa, guide bienveillante de ce voyage dans le temps. Vous y rencontrerez aussi ceux qui ont marqué mon parcours : ma famille, mon grand-père Charles Goetz, dont les paroles continuent de m'accompagner.

J'appartiens à une génération charnière : celle qui a connu à la fois l'âge d'or de la brasserie industrielle et l'essor de la brasserie artisanale. De l'Alsace à l'Algérie, jusqu'à l'île de la Réunion, j'ai traversé les époques et les continents – moustique virevoltant, comme aimait à me qualifier Michel Debus.

Ce livre est un regard porté sur ce monde brassicole qui change si vite. Un monde que j'ai aimé, parfois contesté, souvent questionné. Vous y trouverez un ton libre, parfois irrévérencieux, mais jamais amer.

J'ai ressenti le besoin de raconter ce que j'ai vu, ce que j'ai vécu, à l'heure où la dernière grande brasserie a fermé ses portes à Schiltigheim. Parce que certaines histoires ne doivent pas disparaître.

Tout a peut-être commencé avec une question simple. Mon petit-fils avait 8 ans.

— Papy, ça existe une machine pour retourner dans le vieux temps ?

— Oui. Elle est dans nos souvenirs, dans nos pensées, dans nos rêves.

— Alors moi, je veux voir comment c'était. Allez, papy, on y va.

Cette machine existe aussi dans les livres. Et peut-être dans celui que vous tenez entre les mains.

Voici Phréa, déesse de l'eau, gardienne de la nappe phréatique d'Alsace source de vie et mémoire des hommes. Elle sera notre guide. Avec elle, nous traverserons le temps, à la rencontre de celles et ceux qui ont fait l'histoire brassicole de l'Alsace, « ton Alsace ».

Car ce livre n'est pas seulement un retour en arrière. C'est une passerelle.

Une tentative de capter ce qui s'efface.

D'écouter ceux que l'on n'entend plus.

Et de transmettre, tant qu'il est encore temps.

Sommaire

Tu es un fou	7
L'école	10
La ronde du dimanche	14
S'Biewel vum sim Babeba, le petit garçon de son grand-père	25
Entrepreneur né	31
La légende du « Männele »	45
La valeur du travail	49
Alsaciens qui sommes-nous ?	52
Un peu mouillé	54
Un moment d'angoisse.	57
Leçons de vie	59
Adolescence	73
Combat	77
Mensonge ?	84
Un truc de dingue	92
Premier départ	95
Il faut rebondir	100
La croisade.	103
Phréa nous quitte	111
Les brasseries artisanales	113
Épilogue	125
Point final	137
Et l'Avenir ?	139
Annexes	141
Bibliographie	153

Tu es un fou

« Mieux vaut être traité de fou pour avoir écrit, que de se taire par peur d'être jugé ».

Michel Debus me montre les cinq doigts de sa main.

« Peut-être cela intéressera-t-il cinq personnes ? »

Puis il me regarde, mi-amusé, mi-incrédule.

« Du bech e Nàrr. Tu es un fou. Pourquoi vouloir écrire sur Fischer, sur tes souvenirs, sur moi ? »

Le mot me reste dans la tête. « Un Nàrr »...

J'ai toujours eu peur de paraître présomptueux. Mais de là à être un fou ! Alors je me mets à chercher ce que peut bien vouloir dire ce mot. Serait-ce cette pièce du jeu d'échecs qui se déplace en diagonale ? Le bouffon attaché à la cour d'un haut personnage ? Ou, plus simplement, une personne atteinte de troubles ou de désordres mentaux ?

Après tout, peut-être Michel Debus n'a-t-il pas complètement tort.

Durant toute ma vie professionnelle, j'ai revendiqué une certaine liberté de parole. Dans un hebdomadaire national figure un intitulé : « La liberté de la presse ne s'use que quand on ne s'en sert pas. » J'ai toujours essayé d'en faire une règle de conduite, même lorsque mes paroles pouvaient choquer, déranger ou agacer ma hiérarchie.

Mais je n'ai jamais cherché à mettre qui que ce soit en échec et mat.

Je crois simplement que la force d'une collectivité réside dans sa diversité.

Le petit bonhomme s'est endormi.

Papy Patrick lui a tant parlé de ces discussions qui se terminaient inmanquablement par la même phrase :

« Mehr kénte e büch schriwe. » Nous pourrions en écrire un livre !

Tout était parti de là, ou presque.

Il y avait les dîners du premier jeudi de chaque mois, au centre social de la brasserie Fischer. Autour de la table se retrouvaient la maîtrise, les cadres, la direction et quelques

retraités. Des générations différentes, des parcours différents, des caractères parfois bien trempés. On venait d'abord pour manger. Et puis, comme toujours, on restait pour parler.

On refaisait le monde jusque tard dans la nuit. Les souvenirs remontaient à la surface. Une anecdote en appelait une autre, un nom faisait surgir un visage, une date en rappelait une autre. Il y avait les éclats de rire, les désaccords, parfois les silences.

Moi, j'aimais surtout écouter les anciens. Je les regardais raconter leur brasserie, leurs années de travail, leurs collègues, les petits événements qui n'avaient jamais trouvé leur place dans les livres d'histoire, mais qui, pour eux, constituaient toute une vie.

Et je me disais qu'il fallait garder tout cela quelque part.

Comment oublier ces hommes et ces femmes qui avaient donné le meilleur d'eux-mêmes ?

Ils s'étaient identifiés à ce petit bonhomme Fischer. Ils ne voulaient pas admettre que la brasserie puisse appartenir uniquement à ses actionnaires. Pour eux, c'était leur brasserie.

Celle de leur labeur. De leur sueur. Et aussi celle de ceux qui les avaient précédés.

Une entreprise n'est jamais seulement faite de murs, de machines, de bilans et d'actionnaires. Elle est aussi faite de ceux qui y ont passé une partie de leur existence.

Lorsque la mémoire collective disparaît, il ne reste bientôt plus qu'une notion vague, indistincte, presque abstraite.

Et les visages s'effacent. Les voix se taisent. Les histoires disparaissent.

Germain Muller, chansonnier, auteur-comédien, et figure emblématique du cabaret satirique alsacien, lorsqu'il évoquait les heures sombres de l'occupation allemande, lançait parfois : « Enfin redde m'r nimm devun » ! Enfin, n'en parlons plus.

Moi, je refuse justement de ne plus en parler. Je refuse que l'on efface cette mémoire collective d'un simple coup d'éponge. Je refuse que l'on gomme ce qui fait partie de notre mémoire sous prétexte que cela dérange ou que le temps a passé. Se souvenir, en parler et transmettre, ce n'est pas rester tourné vers le passé : c'est reconnaître ce qui a existé et lui donner sa juste place.

Je sais bien que tous les anciens de Fischer, à commencer par mon ancien président-directeur général, ne partagent pas mon point de vue. Et c'est leur droit. Je n'ai pas la prétention de détenir la vérité historique. Je ne suis ni historien ni détenteur de je ne sais quelle vérité définitive.

Une mémoire collective n'est jamais faite d'une seule voix. Elle est faite de témoignages, de souvenirs, de sensibilités parfois différentes. Et c'est justement cette diversité qui mérite d'être préservée, plutôt que de laisser disparaître certaines voix au nom d'une prétendue vérité unique.

Alors, oui, Monsieur Debus, peut-être suis-je un Nàrr.

Mais je préfère encore passer pour un fou que de regarder ces souvenirs disparaître en silence.

Après tout, ce n'est pas toujours simple, lorsqu'on est fils d'ouvrier de brasserie, né sous le signe du poisson, de parvenir à surnager dans cet immense océan brassicole où rôdent de grands requins blancs. J'ai parfois dû apprendre à nager à contre-courant, à garder la tête hors de l'eau et à avancer malgré les vagues. Mais je n'ai jamais oublié d'où je venais.

Et peut-être est-ce justement cette origine qui m'a donné la force de continuer à nager, même lorsque certains auraient préféré me voir couler.

« Un homme sans souvenirs est un homme perdu ».

Armand Salacrou

L'école

Ce 7 septembre 2021, il est à peine cinq heures du matin. Je suis déjà réveillé et, malgré mes efforts, impossible de retrouver le sommeil. Mon corps est encore allongé dans le lit, mais mon esprit, lui, a déjà pris de l'avance. Il vagabonde, remonte le temps, fait surgir des images que je croyais enfouies. Ma mémoire est saturée par les souvenirs d'une autre époque.

J'engloutis mon petit-déjeuner, passe rapidement par la salle de bains et, chose inhabituelle, ne m'attarde même pas sur les Dernières Nouvelles d'Alsace. Je n'arrive pas à me concentrer. Je regarde l'heure toutes les dix minutes, comme si mon regard pouvait accélérer les aiguilles. L'impatience me gagne. Je piaffe presque. Alors, bien avant l'heure prévue, je quitte la maison, avec plus d'une heure d'avance.

Ce matin, je suis invité. Ce n'est pas un matin comme les autres : je vais assister à l'inauguration de l'école Simone Veil, à Schiltigheim.

En me dirigeant vers le garage, je longe le massif de fleurs. Soudain, mon regard s'arrête sur une rose d'un rouge éclatant. Je m'immobilise. Je ne sais pas encore pourquoi, mais je sais que je ne veux pas partir sans elle. Je récupère mon sécateur, coupe la tige, puis, avec précaution, enlève les épines une à une. Je dépose la fleur sur le siège passager de la voiture.

Je pars. Quelques minutes plus tard, me voilà devant le bâtiment. À mesure que je m'en approche, mon cœur accélère. Je quitte la voiture, ma rose à la main. Devant moi, presque personne encore. Quelques ouvriers s'affairent à dérouler un tapis vert, sans doute un clin d'œil à Madame la Maire et à sa sensibilité écologique. Les officiels ne sont pas encore là. La porte d'entrée demeure fermée. Peu me chaut. Étrangement, j'apprécie cet instant de solitude. J'ai besoin de ces quelques minutes, seul face au bâtiment.

L'école est magnifique. Pourtant, ce n'est pas vraiment son architecture qui me bouleverse. C'est sa silhouette. Car je la reconnais. Elle est là, devant moi. Encore. Toujours.